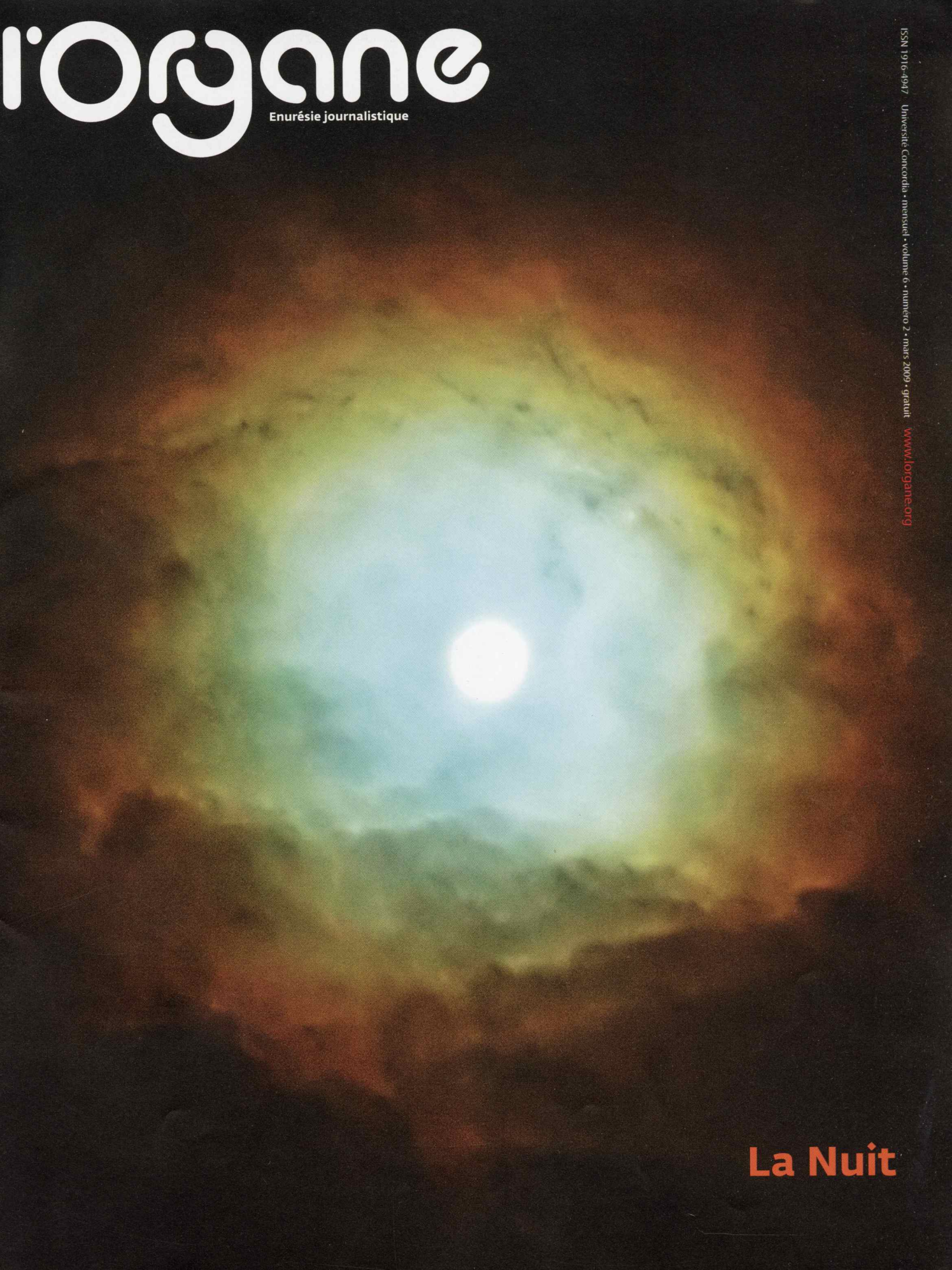
l'Organe

Enurésie journalistique

ISSN 1916-4947 Université Concordia • mensuel • volume 6 • numéro 2 • mars 2009 • gratuit www.lorgane.org



La Nuit

Constellations

8 Night Patrol

4 Opérations militaires de nuit

10 Lorsque la nuit tombe

18 Concours Photo

12 La peur

16 Revue littéraire

16 Les polos la nuit

DIRECTION GÉNÉRALE

Directeur général
Edouard Reinach

Directeur des finances
:-)

Directeur des communications
:-)

Webmestre
Edouard Reinach

GRAPHISME

Directrice artistique
Christine Roy

Éditeur photo
Albert Zablit

Infographie
Albert Zablit / Christine Roy

RÉDACTION

Rédactrice en chef
Audrey Bourgey

Chef de pupitre culturel
Gabrielle Lefort

Chef de pupitre politique
Olivier Vinet-Gasse

Chef de pupitre société
Julien Faille-Lefrançois

Correctrice
Marie-Hélène Lafond

COLLABORATEURS
Sophie Ginoux
Sébastien Dorélas

L'Organe
2150 Bishop, suite K-240
Montréal, Qc
H3G 1M8

ISSN 1916-4947

Imprimé à Montréal par Hebdo Litho

La nuit porte conseil...

Julien Faille-Lefrancois
société@lorgane.org

Prière de lire ces mises en garde attentivement.

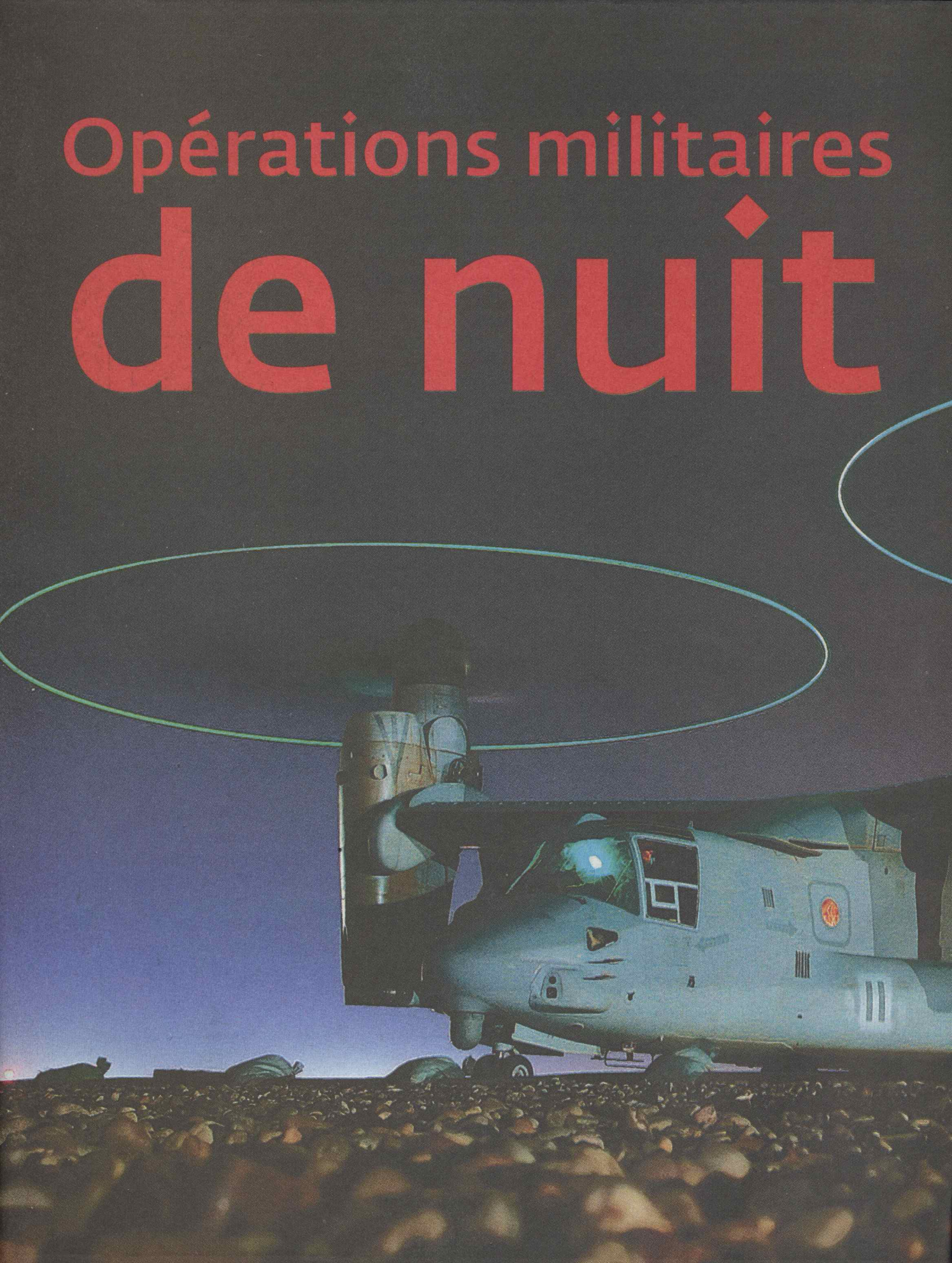
L'Organe vous invite à passer la nuit avec lui. En le consommant, vous pourrez rester éveillé et témoigner d'une vie nocturne insoupçonnée qui se met à fourmiller après votre heure normale du coucher. Si vous tenez à vivre l'expérience d'une nuit blanche pleine de rebondissements, ce numéro peut être utilisé pour prolonger votre état d'éveil. Une consommation excessive pourrait infliger des lésions permanentes aux lecteurs, il faut donc vous restreindre à une utilisation occasionnelle du magazine.

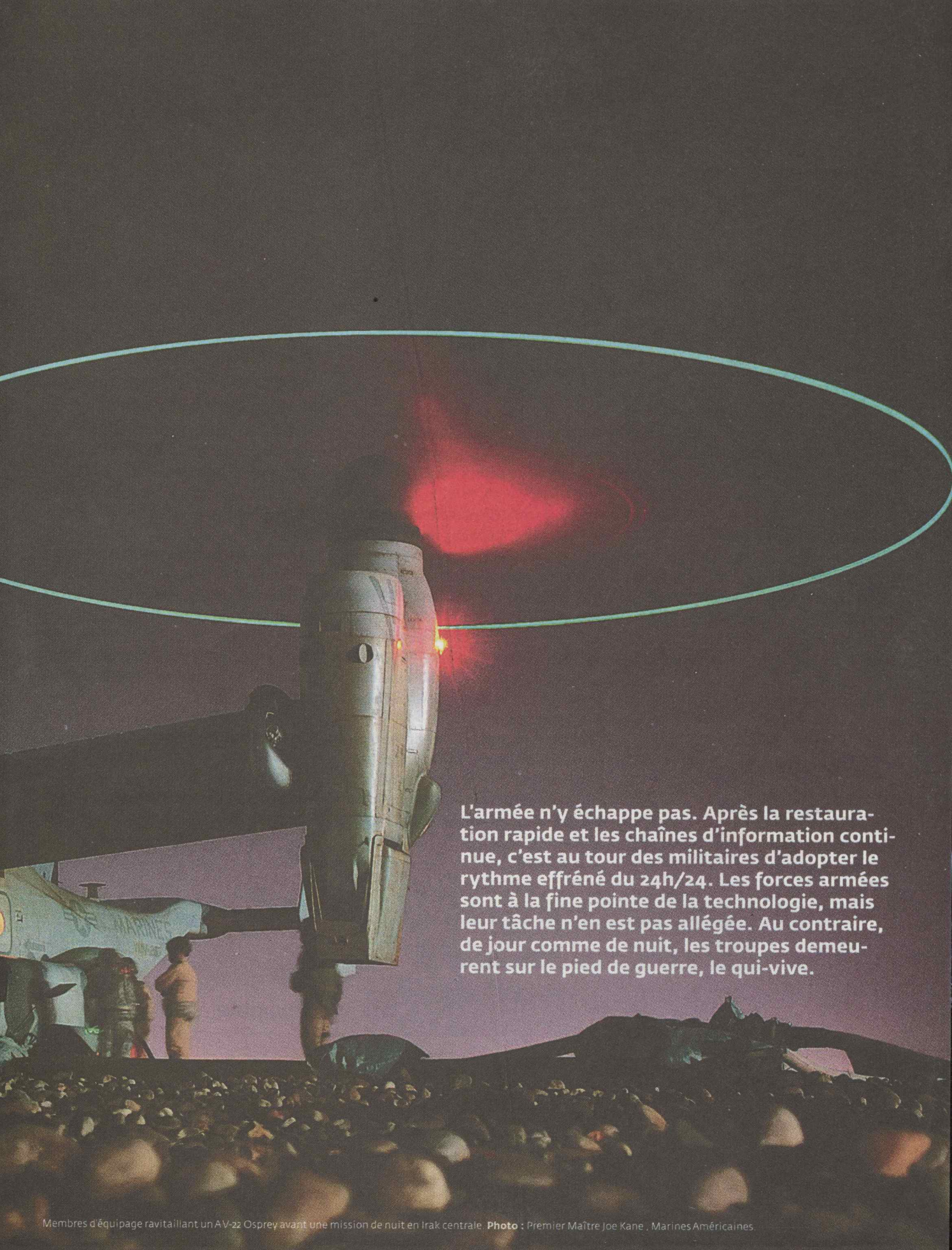
L'Organe agit en pompant un excitant directement dans votre organisme afin de stimuler, du même coup, votre intellect. Il est important de ne pas utiliser ce produit en conjonction avec un autre stimulant, tel que la caféine, les boissons énergisantes ou les médicaments. L'Organe ne devrait pas causer d'éruption allergène, mais en cas d'irritation, consommez à raison de plus petites doses en étendant la lecture sur une plus longue période. Contacter le centre anti-poison ne pourra vous aider en rien, si ce n'est que ça entachera l'estime personnelle des membres de l'équipe du magazine.

Bonne lecture. Tenez bon, vous avez une longue nuit en perspective.

COUVERTURE
Photo : Albert Zablit

Opérations militaires de nuit





L'armée n'y échappe pas. Après la restauration rapide et les chaînes d'information continue, c'est au tour des militaires d'adopter le rythme effréné du 24h/24. Les forces armées sont à la fine pointe de la technologie, mais leur tâche n'en est pas allégée. Au contraire, de jour comme de nuit, les troupes demeurent sur le pied de guerre, le qui-vive.

Membres d'équipage ravitaillant un AV-22 Osprey avant une mission de nuit en Irak centrale. **Photo :** Premier Maître Joe Kane , Marines Américaines.

Julien Faille-Lefrançois
societe@lorgane.org

« À partir des années 1990, c'est devenu avantageux pour les nations industrialisées de mener des opérations de nuit contre des adversaires qui ne possédengt pas le même type d'équipements», explique le diplômé en histoire qui a servi 22 ans au sein des forces canadiennes, Micheal A. Dorosh.

Les opérations de nuit ont gagné en popularité au cours de la Seconde Guerre mondiale, malgré les difficultés rencontrées par les blindés dans l'obscurité. Le défi de l'obscurité a forcé le développement et de technologie qui aideraient les forces armées dans leurs déplacements. Les ondes radio, par exemple, servaient à transmettre des directions et guider les véhicules. Plus spectaculaire encore, l'artillerie antiaérienne était alors utilisée afin de propulser des traceurs indiquant le chemin aux troupes de terre. On s'efforçait même à recréer un éclairage lunaire artificiel par le rebondissement lumineux de projecteurs sur les nuages.

Les forces canadiennes ont été parmi les pionnières sur ce plan. Elles ont monté une offensive nocturne armée majeure pour la première fois de leur histoire en août 1944.

Les technologies plus modernes, comme les équipements de détection nocturne, ont largement été utilisées à la fin de la Deuxième Guerre mondiale. «Il y avait déjà des essais d'équipements de vision infrarouge en 1945 par l'armée allemande», soutient Michael A. Dorosh.

Les technologies modernes

Les appareils de détection infrarouge permettent à ceux qui les utilisent de repérer la chaleur. La vision infrarouge fait ainsi ressortir les corps humains en détectant leur température corporelle plus élevée que celle de l'environnement. «Plus un corps dégage de la chaleur, plus c'est blanc. Moins il en dégage, plus c'est foncé», explique le capitaine au régiment de Maisonneuve Benjamin Leclerc.

Il y a deux grandes catégories d'équipements de détection nocturne. Outre l'infrarouge, il y a aussi les appareils de multiplication de la luminosité, mieux connus sous l'appellation anglaise google night vision. L'optique de ces appareils récupère et multiplie la lumière ambiante. Avec cet équipement, la lune pourrait servir à éclairer des soldats en plein air.

La vision nocturne peut prendre plusieurs formes. L'infanterie légère des forces canadiennes fournit un monocle appareillé aux casques. Cette technologie a l'avantage de conférer la vision de nuit, tout en gardant une perception tridimensionnelle. Les lunettes d'approche des armes peuvent être équipées de la même technologie. Même dans les véhicules, l'usage de la vision nocturne est chose commune. Ces technologies employées par l'armée canadienne sont à un niveau comparable à celles qu'emploient les autres pays membres de l'OTAN.

Les forces canadiennes ont été parmi les pionnières sur ce plan. Elles ont monté une offensive nocturne armée majeure pour la première fois de leur histoire en août 1944.

Le combat de nuit: plus risqué

Le capitaine Leclerc avertit néanmoins que le combat de nuit n'est pas sans risque, même contre des ennemis

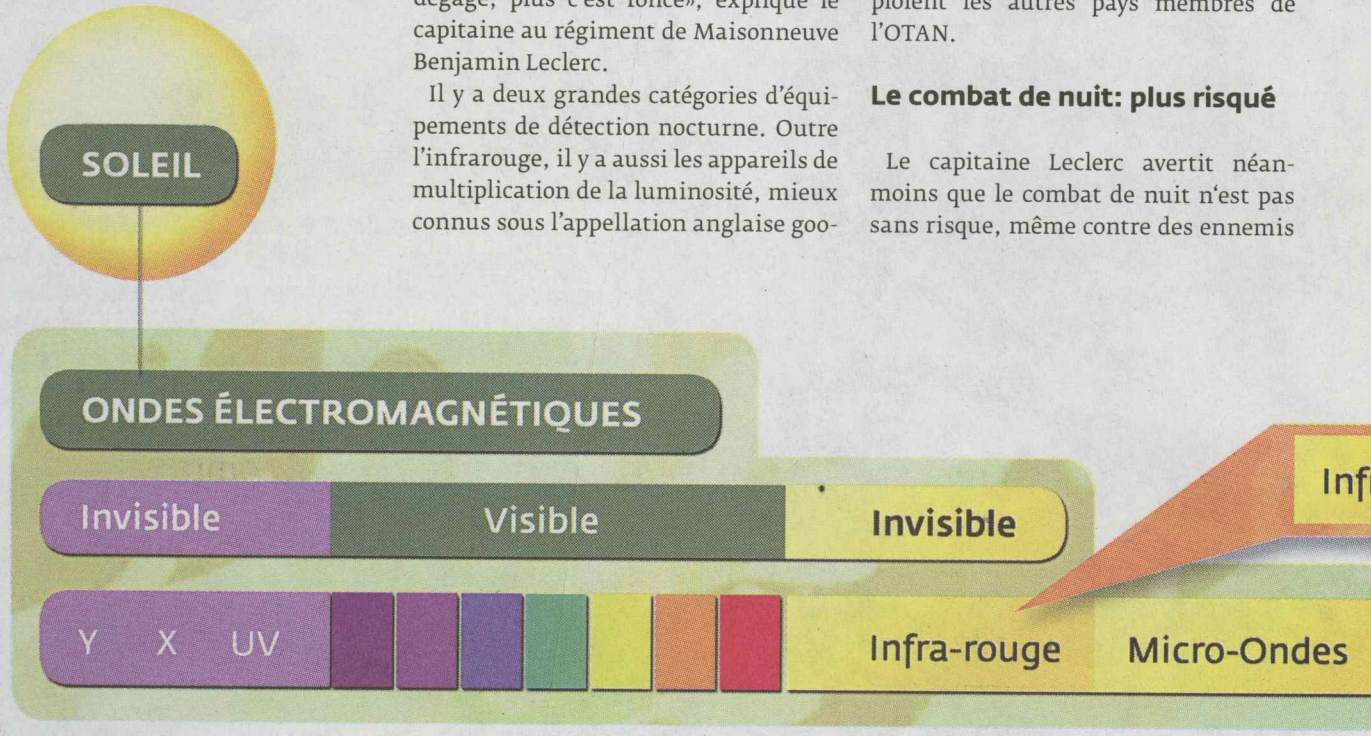


Illustration : Christine Roy | www.agentillustrateur.com

Hélicoptère américain MH-53 Pave Low, en vision de nuit. Photo : Sgt. Aaron Allmon, armée de l'air américaine.

mal équipés. «Il y a des avantages, mais ça vient aussi avec son lot de conséquences», avoue-t-il avant de souligner que le combat en milieu urbain comporte aussi sa gamme de risques: «c'est plus difficile de différencier alliés et ennemis en milieu urbain.»

Les troupes peuvent outrepasser ces inconvénients en accrochant un bâton de cyalume infrarouge à leur dos. Le cyalum est la substance retrouvée dans les bâtons que l'on craque afin de s'éclairer. Le cyalume infrarouge reste invisible à l'adversaire s'il n'est pas muni de la vision nocturne. Les soldats peuvent ainsi se reconnaître et éviter d'être la cible de tirs alliés.

Il n'est cependant pas rare que l'ennemi soit mieux outillé que prévu. En Afghanistan, les forces canadiennes sont souvent confrontées à des talibans, possédant la technologie et la stratégie afin de repérer les troupes.

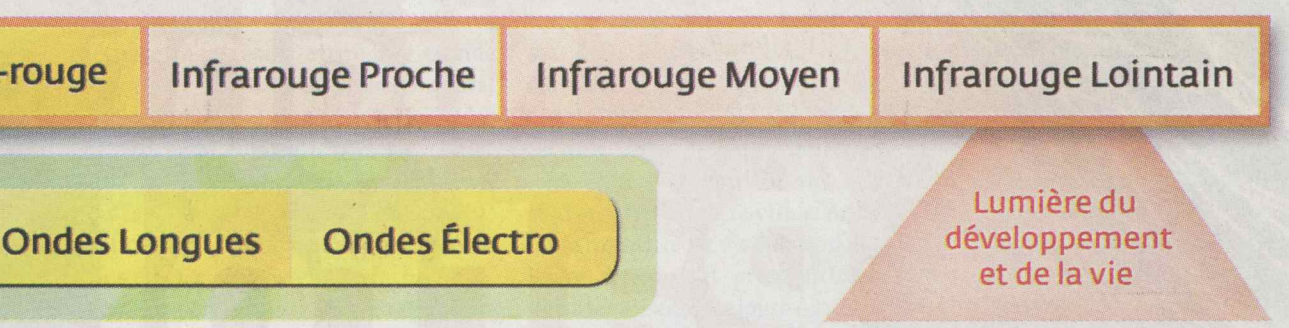
«Plus ça va, plus les insurgés ont accès à cet équipement», explique le capitaine Leclerc. Certains talibans récupèrent l'équipement sur les lieux de combat. Les appareils de détection nocturne ne sont qu'à un clic, car «on peut se procurer le matériel sur EBay».

Les forces canadiennes mettent quand même toutes les chances de leur côté afin d'apprivoiser la nuit. Le tissu même des uniformes aide les soldats à se fondre dans l'obscurité. Manufacturé par l'entreprise privée Consoltex, le camouflage canadien est l'aboutissement d'une étude menée pour le compte du gouvernement fédéral. L'étude visait à développer un tissu aux couleurs invisibles la nuit.

«Chaque couleur possède ses zones infrarouges», explique le directeur des achats publics chez Consoltex, Louis-Michel Bélanger. «Dans la partie infrarouge, c'est là que les couleurs ne sont pas visibles à l'œil nu.»

De nuit, les soldats sont enveloppés dans des tissus aux couleurs techniquement indétectables. Seule la vision infrarouge permet de révéler la couleur des uniformes canadiens.

Si les opérations militaires de nuit s'avèrent avantageuses jusqu'à maintenant, la nouvelle stratégie soulève quand même bon nombre d'inquiétudes. Depuis leurs tous débuts, on craint pour les conséquences qu'auraient les offensives de nuit en cas de conflit majeur entre de grandes puissances. Pour l'instant, et heureusement, la question reste sans réponse. La Seconde Guerre n'en a montré qu'un aperçu, bien loin des technologies poussées dont bénéficie l'armée aujourd'hui.



Night Patrol

La nuit effraie. Est-il justifié d'en avoir peur? Y a-t-il un fondement à cette insécurité ressentie au moment où Galarneau tire sa révérence et laisse son trône au Bonhomme sept heures? Sommes-nous en sécurité la nuit, au centre-ville de Montréal, pourtant l'incarnation de la vie nocturne? Ses chiffres en matière de criminalité sont plutôt encourageants. Ils sont en baisse de 3% par rapport à 2007.

Olivier Vinet-Gasse
politique@lorgane.org

La quintessence de la jungle nocturne, c'est le centre-ville de Montréal. Lui qui ne ferme pas l'œil ne serait-ce qu'une seule fois au cours d'une nuit, se débrouille plutôt bien en matière de crimes. Du moins, si on le compare à la ville de Saint-Jérôme, bonne première quant au taux de crimes enregistrés sur son territoire selon Statistique Canada. Montréal y fait bonne figure. Elle qui a tout un défi avec ses bars, ses clubs et son nombre effarant d'accros du shopping, de vagabonds, de déambulants, de travailleurs sur son territoire. L'agent socio-communautaire Nelson Marshal du poste de quartier 20 couvrant l'ouest et le sud-ouest du centre-ville, indique que près d'un million de personnes entrent et sortent de ce territoire quotidiennement : «Nous faisons face à une majorité de gens qui vient ici pour deux choses : soit s'amuser, soit travailler, soit les deux.»

Les délits rencontrés au coeur de Montréal sont le lot de plusieurs centres-villes de la planète. Montréal, avec sa pléthore de festivals, attire une grande proportion de touristes saisonniers. Avec ces touristes viennent souvent les ennuis reliés aux foules. Et ces conditions mènent tout droit vers l'anonymat tant recherché chez les criminels : «L'anonymat donne de l'eau au moulin à des crimes qui restent de façon pratiquement permanente. Par exemple, le vol d'objets dans les automobiles, le vol de sacs à main ou d'ordinateurs dans les cafés», affirme Nelson Marshal. Il précise du même souffle qu'au côté de ces crimes, le traditionnel vol de voiture demeure. Dans quel cas les policiers démantèlent des réseaux, après quoi ils ont la paix pour un temps. Au centre-ville, de rajouter l'agent Marshal, peu de structure empêche un voleur de voiture la nuit.

Déambuler les trottoirs la nuit contient aussi sa part de risques. Il suffit de se retrouver au mauvais endroit au mauvais moment: «Ce ne sont pas nécessairement des criminels qui seront impliqués dans des altercations verbales ou physiques. Ils sont en quelque sorte des victimes de cette atmosphère de consommation de drogue et d'alcool », croit Marshal.

Le service de police de Montréal, de concert avec son service de renseignement, déploie ses forces de façon ciblée, au gré des festivals et évènements majeurs.

D'où vient cette incurie nocturne?

Selon le professeur Elmer H. Johnson de la Southern Illinois University, «la nuit devient un refuge face aux contraintes sociales, aux populations, au harcèlement, à la surveillance, etc.»

Ses études s'appuient sur le district Warmoesstraat de la ville d'Amsterdam où le nightlife s'y vit de façon exacerbée entre drogues et prostitution, toutes deux légalisées. Il ajoute également que c'est l'arrivée des graves crimes reliés au commerce de la drogue qui déstabilise la cohabitation jusque-là tranquille qui existait entre policiers et marginaux. Certains y cherchaient alors refuge afin de se soustraire aux contraintes étouffantes d'une société oppressante. Johnson précise également que les griefs d'Amsterdam pourraient bien être les griefs de n'importe quel centre-ville du monde occidental.

Les facteurs contribuant aux crimes nocturnes du centre-ville se dressent de la façon suivante : «sous-cultures et mœurs de différentes cultures et ethnies, le pessimisme et le cynisme des groupes moins privilégiés de la société, suspicion à l'égard des représentants des forces de l'ordre et la promotion de comportements déviants», poursuit le professeur Johnson.

«Nous faisons face à une majorité de gens qui vient ici pour deux choses : soit s'amuser, soit travailler, soit les deux.»

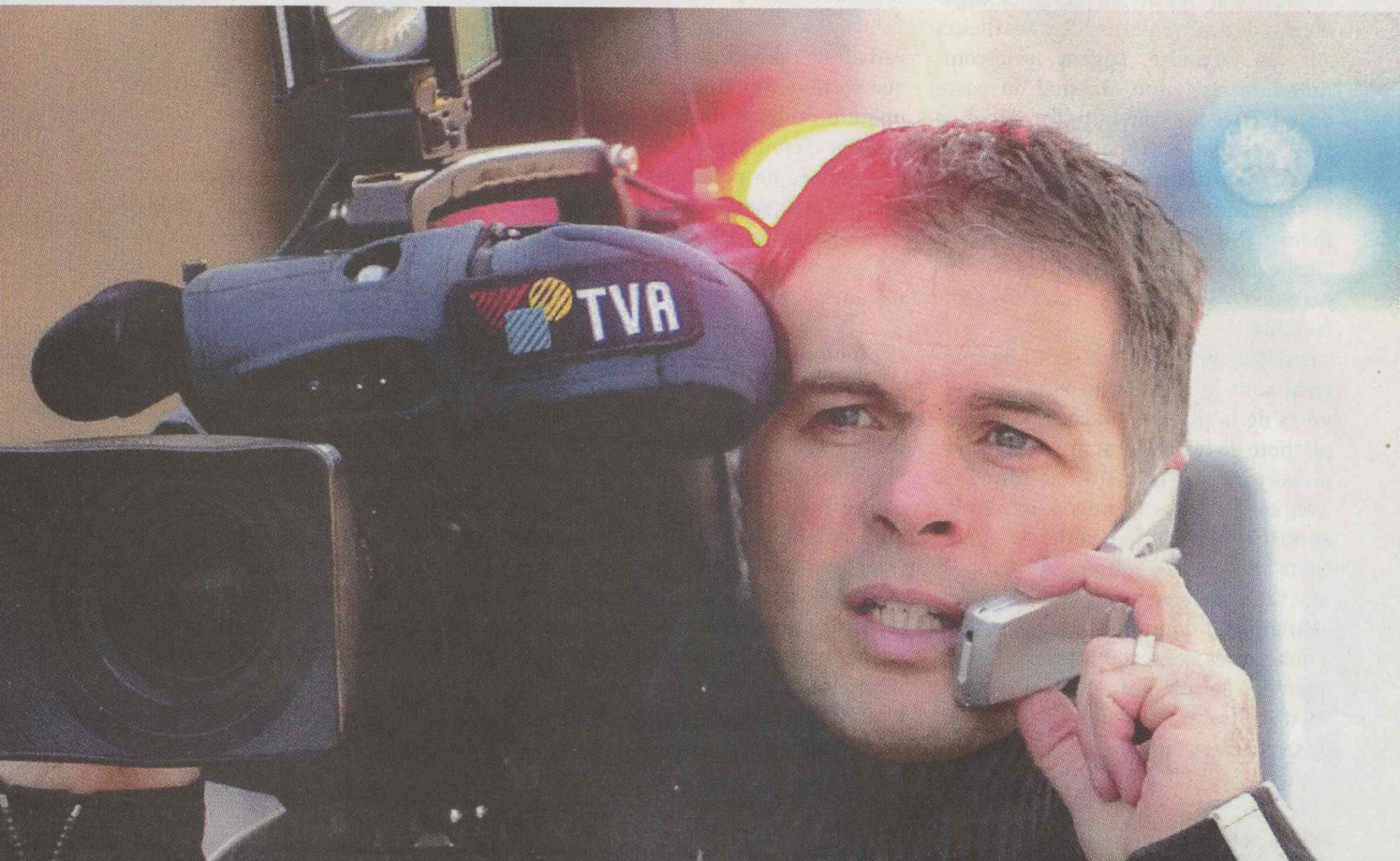
Les chiffres présentés exigent une prudence quant à leur interprétation. Si le taux de crimes baisse, le taux de «prises» est peut-être aussi en baisse : «Là où la loi est stricte, cela fausse les données puisqu'il y a plus de gens qui sont arrêtés.»

La peur du crime existe depuis la nuit des temps, reflétée à travers les contes et la littérature. La légende du Bonhomme sept heures, selon l'Office de la langue française, provient d'un anglicisme. En effet, si le «Bone-setter» faisait souffrir ses patients-victimes qu'il «remettait sur pied», c'est que le Bonhomme sept heures a effrayé de nombreux enfants québécois récalcitrants au dodo.

Photo : Albert Zablit | www.albertzablit.com

Lorsque la nuit tombe

Pour Erik Peters, la nuit est le grand moment de prédilection. Caméraman pour le réseau TVA, Erik Peters cumule plus de 18 années d'expérience sur les faits divers ainsi que sur les dossiers criminels. À bord de son camion, il arpente les quatre coins de la grande région montréalaise afin de couvrir les moindres évènements nocturnes.



Sébastien Dorélas
sebastien.dorelas@gmail.com

Sa carrière est un concours de circonstances assez exceptionnel. Débutant comme photographe sur les plateaux des téléromans dans les années 1980, il est réassigné auprès des caméramans couvrant les nouvelles sportives, en particulier les pratiques du Canadien de Montréal. C'est en 1990, lors de la crise d'Oka, qu'Erik Peters se voit offrir l'occasion de faire ses preuves. Il couvre la crise en direct sur une période de 21 jours. Après trois semaines sur le terrain, il est attitré au poste de caméraman dans le cadre de l'émission 9-1-1. Cette émission couvre alors les actualités judiciaires. Il accepte l'offre et pour près de deux ans, il est le seul caméraman attitré à l'émission. C'est en 1992 qu'il devient patrouilleur de nuit officiel aux faits divers pour le réseau TVA. Il occupe ce poste depuis.

Une routine familière

22hres. La nuit débute. Le caméraman aguerri commence sa ronde nocturne. Cette ronde dure neuf heures. Il fait cela cinq nuits par semaine. Sa tournée s'étend sur plus d'une centaine de kilomètres dans la grande région de Montréal. Certaines nuits, il atteint Trois-Rivières ou Sherbrooke.

Un emploi du temps exigeant

Erik Peters ne se plaint pas des défis à couvrir l'actualité nocturne. Travailler de nuit demande une adaptation physique importante. Il dort un minimum de 5 heures par jour. Son corps s'est conditionné à ce mode de vie depuis. Il sommeille entre 11 heures et 14 heures ainsi qu'en début de soirée, entre 19 heures et 21 heures. «Tout le monde a des contraintes face à son métier », constate le vétéran. Il se considère toutefois chanceux d'avoir un horaire de nuit stable contrairement aux policiers qui fonctionnent sur un mode de rotation. Il apprécie aussi le fait qu'il n'y a pas de trafic ni avant ni après son quart de travail. Il arrive à établir une bonne conciliation travail-famille car sa conjointe travaille aussi dans le milieu du journalisme.

Il se trouve particulièrement chanceux de faire de sa passion, son métier. « Je suis payé pour faire ce que j'aime : un hobby et un travail. Très jeune, je faisais de la radio citoyenne (CB) », exprime-t-il. Il constate que le défi plus difficile est de dormir en plein jour.

Lors des nuits tranquilles, il fait de l'écoute. Muni de dix radios, il capte simultanément les différentes fréquences afin de demeurer à l'affût de la moindre information susceptible de faire la manchette. «On est toujours dans l'attente de la grosse histoire. Il ne faut surtout pas manquer l'instant», souligne-t-il. Dans ce brouhaha, il tente de décoder les informations principales : où, quand comment, quoi?

il admet avoir toujours de la difficulté à couvrir des situations présentant des crimes envers les mineurs. Lui-même père de trois jeunes enfants, il a souvent beaucoup de difficulté à assister à des scènes où des parents apprennent voient leur existence basculé.

Les yeux des téléspectateurs

Après plus d'une décennie dans ce milieu, Erik Peters a toujours le feu sacré pour la couverture de moindres fait divers pendant que la majeure partie de la population dort sur ses deux oreilles. Il admet qu'il faut un caractère particulier afin de couvrir certaines scènes de crime. Il se souvient, il y a quelques années, la couverture d'un accident mortel : un jeune conducteur avait percuté un arbre. Les policiers avaient établi un périmètre de sécurité sur les lieux du drame alors qu'il filmait. Une dame s'est alors approchée du périmètre de sécurité et ce, malgré les avertissements du caméraman. La dame a alors été horrifiée de la gravité de l'accident.

Erik Peters explique que sur plusieurs scènes de crime ou d'accident, les gens sont naturellement et spontanément attroupés. « C'est un peu comme une tarte. Un tiers des gens s'arrête et s'intéresse à l'événement. L'autre tiers n'aime pas trop voir, mais assiste tout de même. Le dernier tiers ne veut absolument rien savoir de l'événement. »

Sa plus belle couverture dans les derniers mois a été la dix-neuvième arrestation d'un homme pour état d'ébriété. Lors de cette couverture, ce chauffard avait alors fauché la vie d'une jeune femme, histoire qui a soulevé l'indignation du Québec.

Les faits divers sont parfois sanglants, mais le caméraman s'assure toujours d'éviter de tourner ce genre de scènes. Il se protège de tenir compte des images présentées aux téléspectateurs. « Partout dans le monde, on présente des faits divers qui débutent les bulletins de nouvelles », déclare-t-il.

Cependant, il admet avoir toujours de la difficulté à couvrir des situations présentant des crimes envers les mineurs. Lui-même père de trois jeunes enfants, il a souvent beaucoup de difficulté à assister à des scènes où des parents voient leur existence basculée.

Les images d'Erik Peters demeurent subjectives. « Il est important pour les téléspectateurs de voir des images de ce genre. Ça les éduque et les sensibilise. C'est dur, mais c'est comme ça », confesse-t-il. Il prend comme devise un monologue d'Yvon Deschamps où l'humoriste expliquait que les gens n'ont pas besoin de savoir mais bien de voir. Dans le cas de ces événements, il est essentiel de voir la nouvelle afin de saisir son impact. ◆

Photo : Collaboration spéciale TVA

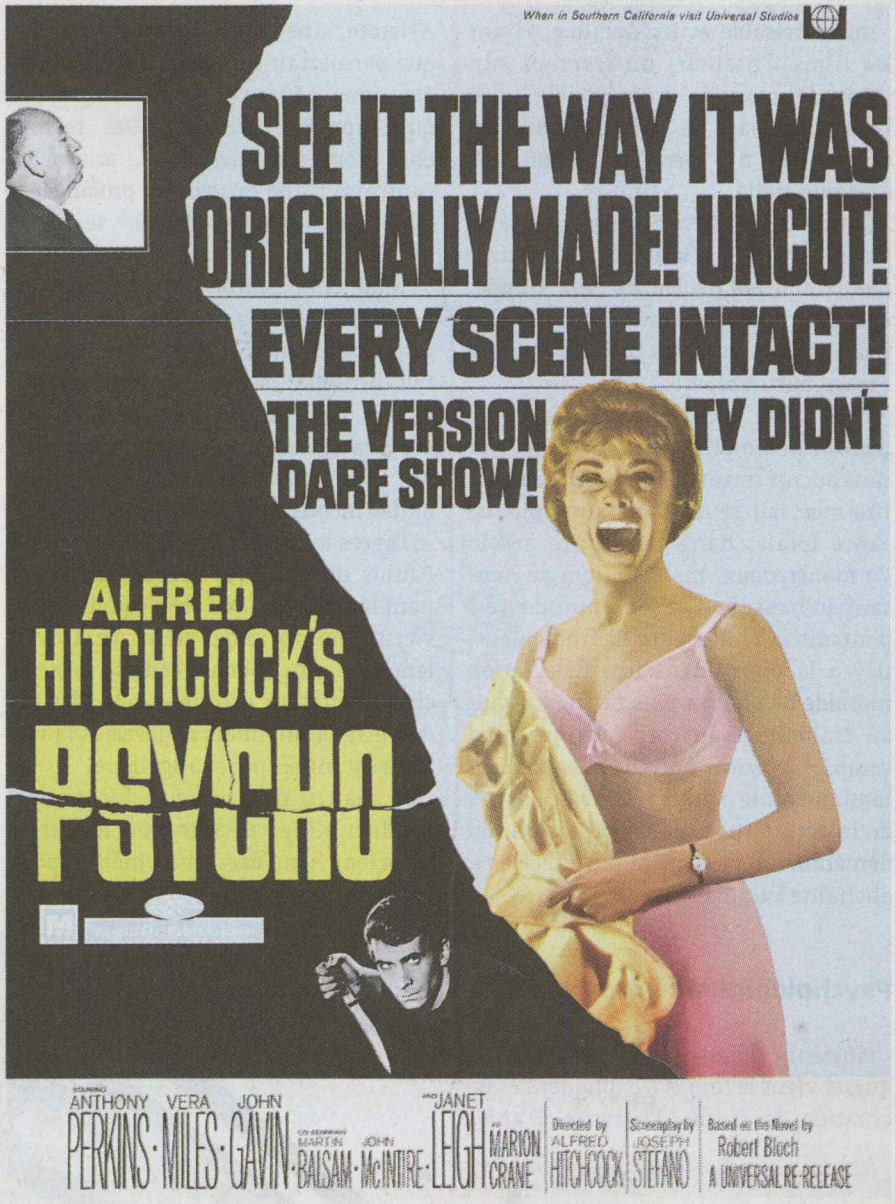
La Peur

Imaginez la scène : vous marchez seul dans la rue. Il fait sombre. Un vent glacial agite les branches et les feuilles s'en détachent. C'est une nuit glauque de fin d'automne. Vous rentrez d'une fête d'Halloween un peu trop ennuyante, malgré le fait que vous ayez écouté Dawn of the Dead avec vos meilleurs amis qui ont l'habitude d'écouter ces films.

Gabrielle Lefort
culturel@lorgane.org

Soudainement, vous entendez un craquement derrière vous. Un bruit sinistre retentit dans votre tête comme un gong sonnant votre arrêt de mort. Vous vous retournez. Personne. Votre respiration s'accélère, votre cœur s'emballe. Vous marchez plus vite. Ce que vous ressentez, cette montée d'adrénaline, c'est une réaction primale à la peur causée par le film et qui s'installe au plus profond de vous-même. C'est une lutte pour la survie. Une lutte qui se passe dans votre imagination.

«Il y a une réaction automatique et immédiate de stress face à un danger ou une menace, durant lequel on se prépare physiquement et psychologiquement à soit se battre soit s'enfuir», explique l'étudiante au doctorat au Laboratoire de l'anxiété et de la peur de l'Université Concordia, Irina Milosevic. «Notre corps produit des hormones, dont l'adrénaline, qui dilatent les pupilles, accélèrent le rythme cardiaque et la respiration, et produisent plus de sang dans les muscles.»



«Il y a une réaction automatique et immédiate de stress face à un danger ou une menace, durant lequel on se prépare physiquement et psychologiquement à soit se battre soit s'enfuir»

Que l'on parle de Jaws (1975) ou de Psycho (1960), du Massacre à la Tronçonneuse (1974) ou du Silence des Agneaux (1991), les films d'horreur tiennent une place de choix dans la culture populaire et la culture cinématographique. D'ailleurs, 12 des 100 films ayant récolté le plus d'argent au box-office d'après l'Internet Movie Database, sont des films d'horreur.

« Ce qui caractérise la fin du XXe siècle, c'est la revanche de l'imaginaire. C'est son caractère débridé, sordide, presque dément. La déflagration des médias attise cette surenchère d'horreur, car derrière, il y a l'industrie, si tant est qu'on l'oublie», explique la professeure d'anthropologie à l'UQÀM, Luce Des Aulniers.

Luce des Aulniers est à la tête des études supérieures interdisciplinaires sur la mort, des études qui traitent de la fascination qu'ont les êtres humains envers la mort. La peur, elle connaît et elle explique que les films d'horreur éveillent chez nous quatre peurs bien spécifiques.

D'abord, il y a la peur de mourir aux mains d'une force brute, abominable,

Illustration ci-contre : Christine Roy | www.agentillustrateur.com

immaîtrisable et irréductible. «Dans les films d'horreur, un inconnu survient de manière imprévisible, d'en haut, d'en bas, de partout. Dans un espace qui n'a rien du cocooning», explique-t-elle.

Ensuite, il y a la peur de mourir seul. Dans les films d'horreur, la victime meurt souvent isolée de son groupe, abandonnée, dans le noir ou dans une forêt la nuit, dans un univers sauvage et sans aucun repère.

«Puis, elle meurt victimisée, sans pouvoir accomplir, sans s'accomplir et sans aucun statut de héros civilisateur. Une mort non seulement dans l'impuissance totale, dans l'arbitraire absolu du monstrueux, mais au nom de rien, sauf du hasard ou de son imprudence», poursuit la professeure.Et finalement, il y a la mort «dans une délectation morbide de plus en plus raffinée quant au traitement du corps, ce qui rend compte de notre horreur viscérale, et fondamentale pour le réflexe de survie, de la décrépitude, de la dispersion, du démembrement et de la putréfaction», enchaîne Luce Des Aulniers.

Psychologiquement parlant

Plusieurs théories se lancent la balle quand vient le temps d'expliquer la fascination des films d'horreur. D'après Aristote, une représentation dramatique permettait au public de purger ses émotions négatives dans un procédé qu'il appelle catharsis. Des recherches contemporaines ont prouvé le contraire : une exposition prolongée à des médias violents décuple les actes de violence.

Freud croit plutôt que le genre est populaire car il représente une manifestation de l'inconnu et des pensées refoulées par le Moi freudien. Jung, de son côté, affirme que si l'horreur est populaire, c'est qu'elle est liée à des archétypes et des images enfouies dans l'inconscient collectif.

D'après les recherches de Zillmann et Paulus de 1993, les spectateurs prennent leur pied quand ils pensent que la victime mérite ce qui lui arrive. La violence est ainsi perçue comme positive si le spectateur estime que la victime doit être punie, mais négative si la victime est innocente et angélique.

Le maître de l'horreur sur papier, Stephen King, déclare que les films d'horreur sont des « baromètres pour toutes ces choses troublant les pensées nocturnes d'une société entière». Les films d'horreur reflètent ainsi les préoccupations de la société qui les produit. On associe alors la Peur rouge des années 1930 à Frankenstein, paru en 1931, ou encore la guerre du Vietnam à une entrée en force de films de zombies tel Night of the Living Dead en 1968.

Quant à Luce Des Aulniers, elle est plus ou moins d'accord avec l'auteur à succès. «À priori, on se rappelle que toutes nos prédilections parlent de nous, à notre insu... ou à notre corps défendant! Et quand les prédilections concernent des excès, il peut s'agir particulièrement de zones de soi inavouables, qu'elles proviennent des interdits de notre histoire relationnelle ou des interdits sociaux.» ◆

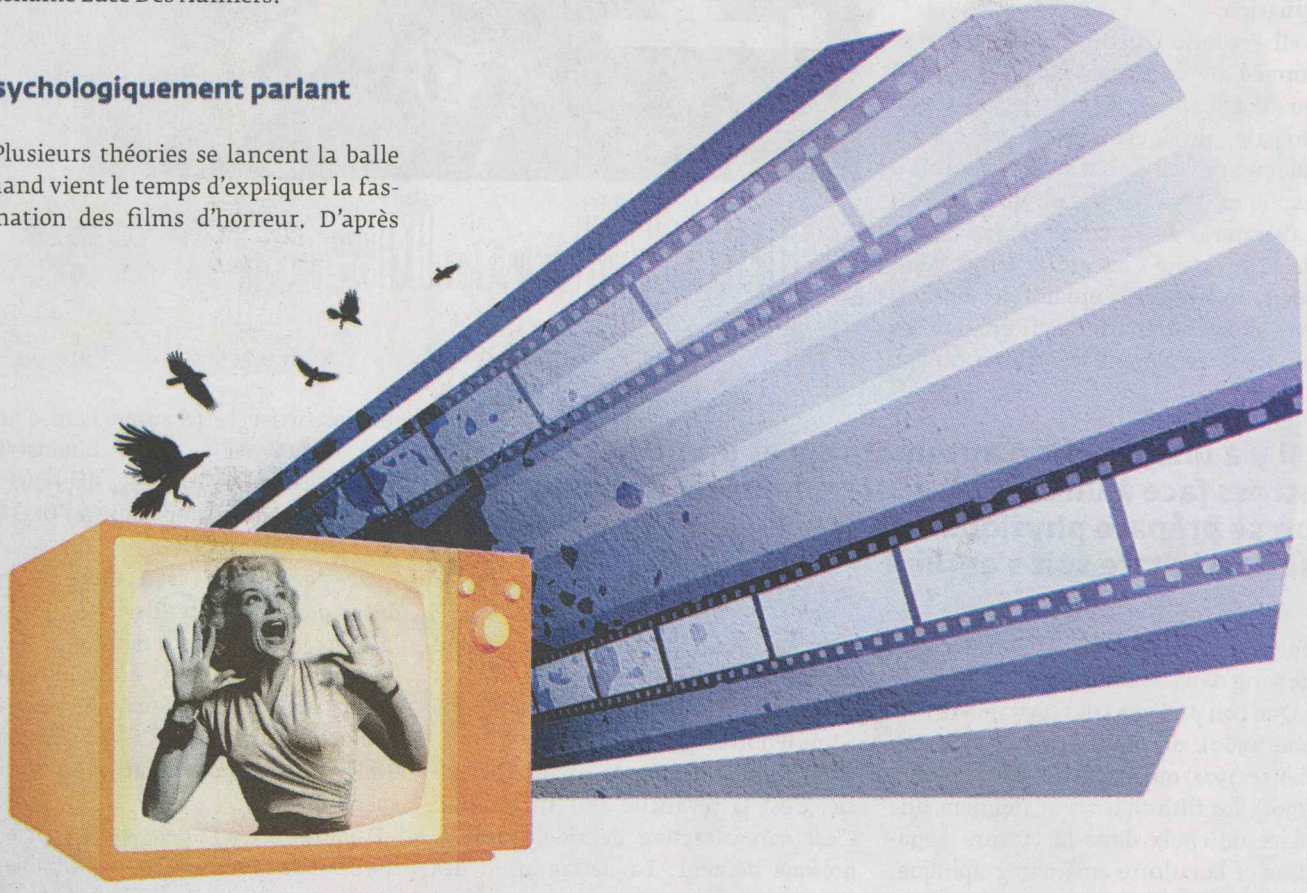


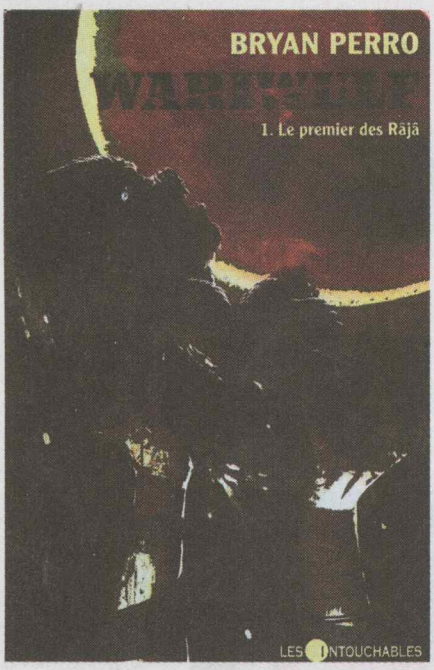
Illustration : Christine Roy | www.agentillustrateur.com

zzzzzzzzzzzz
CLAP
CLAP
WOW!
DRRRRIIIIING!!!
Réalité

Noctivores

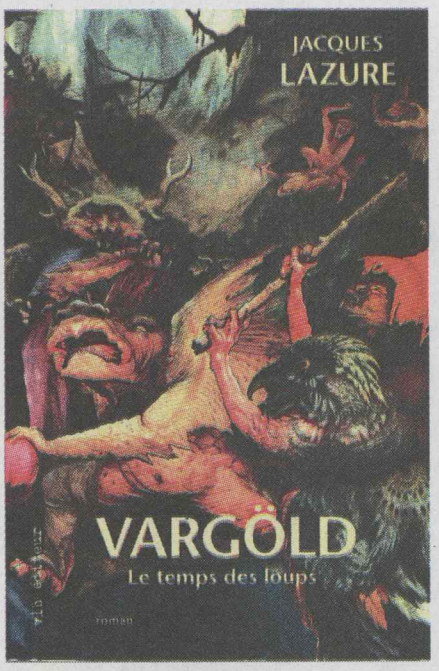
Sophie Ginoux
sophie@lagodasse.net

La nuit est souvent synonyme de fête, mais elle occasionne aussi de bien mauvaises rencontres. Loups-garous, morts-vivants et vampires... les monstres de la nuit sont nombreux et voraces. Affûtez vos canines pour la sélection littéraire du mois!



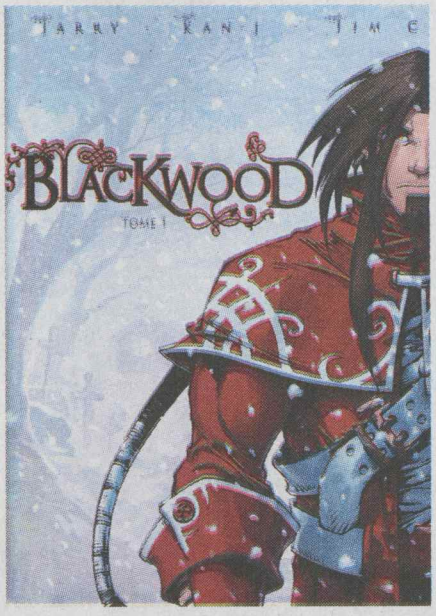
Wariwulf – T.1 : Le premier des R,j,
de Bryan Perro
Éditions Les Intouchables, 2008
380 pages
24,95 $

Bryan Perro a fait sa marque en tant qu'auteur grâce à une série devenue culte, ici comme ailleurs, celle d'Amos Daragon. L'écriture pour les jeunes n'est cependant pas son seul talent, tant s'en faut, puisqu'il a également été le scénariste de deux spectacles, dont Eclyps, présenté à la Cité de l'énergie de Shawinigan depuis l'été 2007, en plus de créer trois petits récits génialement affreux, notre préféré demeurant celui de Marmotte (éditions Les Intouchables). Bryan Perro est également passionné par un sujet depuis ses études à l'UQÀM : les loups-garous. Il était donc tout à fait naturel qu'un jour il leur consacre un livre ou mieux, une série. C'est finalement la seconde option qui l'a emporté avec Wariwulf, dont le premier tome est paru il y a quelques mois. Tout comme dans Amos Daragon, l'auteur a su habilement mêler dans cette nouvelle saga une base importante de connaissances puisées à même les mythes fondateurs des quatre coins de la planète avec une histoire palpitante et accessible. Dans ce premier tome, nous nous envolons pour la merveilleuse Byzance à une époque où le monothéisme n'avait pas encore remplacé toutes les croyances ancestrales. La déesse des loups, Börte Tchinö, attend la naissance d'un être supérieur, mi-homme mi-animal, qui gouvernera le monde, le Râjâ. C'est le point de départ d'une longue ballade dans l'imaginaire et le mystère d'une race qui a marqué de nombreuses cultures. À découvrir. ◆



Vargöld
de Jacques Lazure
VLB éditeur, automne 2008
432 pages
27,95 $

Voici un roman d'épouvante de la pure tradition des conteurs québécois du XIXe siècle. Ce qui peut paraître étonnant au premier abord si on a déjà lu Jacques Lazure, dont le très réussi Objets de guérison, dédié aux objets qui survivent aux êtres, nous a habitué à une approche beaucoup moins crue des choses. Vargöld est cependant un vrai thriller dont il est d'autant plus difficile de se détacher qu'il questionne nos peurs les plus intimes. En effet, si le Bien et le Mal ne sont plus aujourd'hui aussi diamétralement opposés qu'auparavant dans nos esprits, au XIXe siècle ils représentaient encore beaucoup aux yeux de simples bûcherons. Si bien que pour plusieurs d'entre eux, morts assassinés de manière très barbare dans les forêts de la Haute-Gatineau, le Malin, et tous ses suppôts nocturnes – loups-garous, fantômes ou encore sorciers – sont invoqués par les travailleurs. Le jeune Abbé Antoine Verreau, venu afin de bénir les lieux, devra mettre ses talents d'exorciseur à l'œuvre et surtout se doter d'une bonne dose de courage afin d'affronter celui qui a perpétré ces meurtres. Un roman d'une belle facture.



Blackwood
de Nicolas Jarry, Kan-J et
Jim Charalampidis
Éditions Soleil Celtic, automne 2008
48 pages
approx. 20 $

Une nouvelle série pour l'un des maîtres de la scénarisation de Bédé. Nicolas Jarry s'est associé à un coloriste averti et un nouveau venu du crayon, Kan-J, Québécois d'adoption, Belge de naissance. Comme quoi, c'est au Québec que les dessinateurs belges se trouvent. Il faut saluer le travail structurel et graphique qu'ont effectué ses créateurs pour le premier tome de la série Blackwood. La qualité du dessin est superbe, l'histoire, originale. Blackwood plonge dans l'univers de la nuit à travers le personnage étonnant de Julian Lord Blackwood, chasseur de morts-vivants. Il est d'ailleurs lui-même revenu du royaume des morts avec beaucoup de séquelles, dont une haine farouche des âmes revenues sur Terre. Il élimine sur son passage tous les monstres qui se cachent derrière l'enveloppe corporelle d'êtres humains innocents, jusqu'au jour où un nécromancien prend en otage son amoureuse – elle-même morte-vivante – afin de récupérer la moitié de son âme, vendue à un effrayant dieu. Julian part de toute urgence retrouver ce dieu damné, mais comprend dès le début de sa chevauchée que le Mal ne se situe pas toujours où on l'attend... Curieux? Alors, découvrez la suite!

Concours Photo
L'Organe / Virus Photo

Il y a quelques semaines, le magazine l'Organe s'est mis en partenariat avec le plus grand forum francophone de photographie, *virusphoto.com*, afin de promouvoir son tout premier concours photographique, sous le thème du mois de mars, "La Nuit".
Les retombées participatoires furent inattendues, avec plus de 300 photos postées provenant des quatres coins de la planète, tant en Europe qu'au Canada!
La photo gagnante se trouvera une place niche à la fin du magazine du mois de mars 2009, sur papier glacé, tiré à 5000 exemplaires et distribué partout à Montréal.
Elle fera aussi place dans la section concours de notre site Web au *www.lorgane.org*

Ce mois-ci, l'heureux gagnant du tout premier concours l'Organe est Jean-Yves Derripe, cadre à Paris et photographe amateur depuis plus de 25 ans. L'équipe de l'Organe ainsi que de Virus Photo félicitent Jean-Yves, nous espérons te revoir encore plus souvent dans le future proche!

Le magazine l'Organe tient à remercier toute l'équipe de Virus Photo ainsi que ces membres, pour l'enthousiasme, la spontaneité et la créativité qu'ils ont su si bien démontrer tout le long du parcours. Bravo!

Nous vous invitons à visiter leur forum au *www.virusphoto.com*

Bio Jean-Yves Derripe

Amateur depuis l'age de 16 ans, j'en ai présentement 44. Je pratique le numérique depuis 2 ans.

Lecteur assidu de magazines tels que «Photoshop» et «Photocoach».
Pour les reste, c'est plutôt du genre les yeux au ciel, le sac en bandoulière et des idées plein la tête pour capturer une image, tout en cherchant à donner plus d'impact à mes photos grâce à la retouche «raisonnée». D'une manière générale, j'adore le «grand angle» qui cadre pleinement avec les paysages urbains. J'ai, de plus, la chance d'habiter à Paris. Ma femme, qui partage ma passion, m'accompagne bien souvent dans mes pérégrinations, toujours avec un trépied et mes Canon.

Je n'ai pas de véritable galerie perso. Je préfère échanger, discuter, critiquer et être critiqué sur les sites comme *fotocommunity.fr* où mon pseudo est «jeanyves75».

Je visite aussi fréquemment *eos-numerique.com* et *fousdereflex.com*

Making Of Petit Palais

Jean Yves a procédé à plusieurs étapes afin d'aboutir à son résultat final dont voici la fiche technique:

- De nombreux calques, à raison d'un calque par «opération» afin de pouvoir facilement revenir en arrière, si le résultat final n'est pas satisfaisant, ainsi que des masques de fusion afin de limiter l'effet à seulement une partie de l'image;

- Vignettage quasi-systématique afin de focaliser la lecture de l'image;

- Plusieurs photos «recollées», prises à différentes expositions, afin d'obtenir des détails dans les zones sombres et dans les zones très éclairées (intérieur des lampadaires allumés par exemple);

- Conversion en N&B en mode «lumière tamisé» afin d'assombrir certaines couleurs;

- Utilisation des réglages d'exposition avec les «courbes» plusieurs fois, petit à petit, toujours avec des masques de fusion;

- Changement partiel de teinte afin d'obtenir un «gris bleuté» en opposition avec le orangé du portail;

- Insertion de la lune (je me suis constitué une photothèque perso avec plein de ciels de jour et de nuit);

- Insertion de nuages et de lueurs dans le ciel et filtre «flou de surface» par endroit;

- Utilisation des outils densité sur un calque intermédiaire «gris à 50%» en mode «incrustation» afin de faire apparaître plein de «lumières» et «d'ombres» là où je le veux;

- Repeindre la photo, avec une brosse en mode «incrustation» afin de changer les couleurs par-ci, par là...

Petit Palais - Jean Yves Derippe